



Rivières, dénivelés incroyables, trous et broussailles sont une série de défis pour les corps soumis à très rude épreuve. Peu voient la ligne d'arrivée. Le Canadien Gary Robbins, après quatre boucles et demie, succombera à l'épuisement.



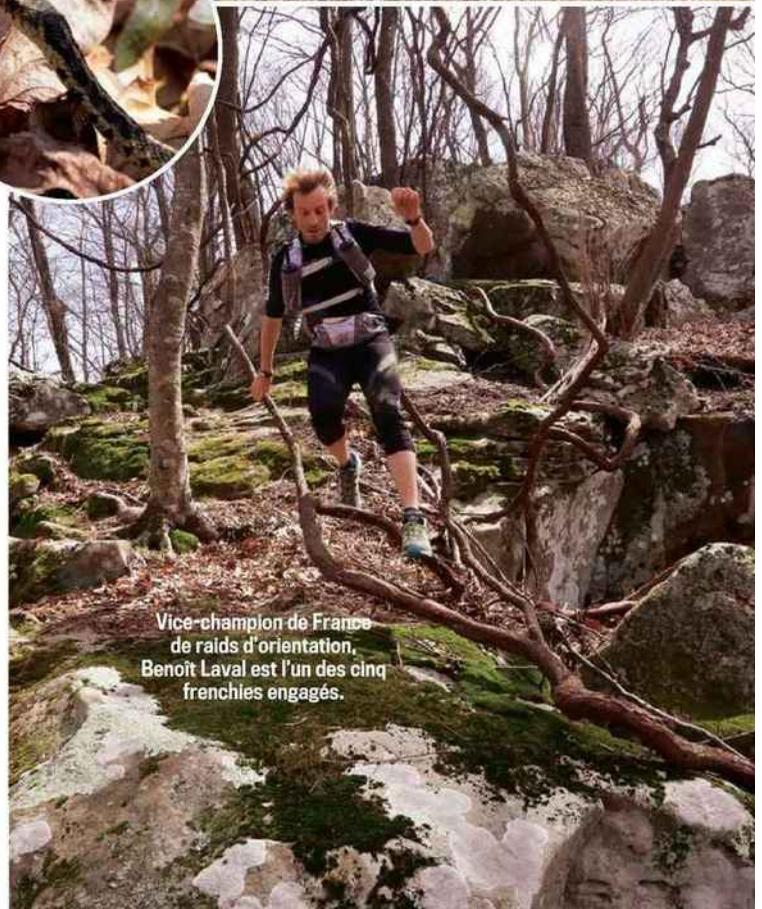
Dès les abords du pénitencier de Brushy Mountain, le terrain présente des difficultés. Les côtes succèdent aux côtes.



La cigarette de Gary Cantrell, ex-ultramarathonien et fondateur de la Barkley, donne le signal du départ.



Durant les 160 km de cette course folle, les pieds ont besoin de soins.



Vice-champion de France de raids d'orientation, Benoît Laval est l'un des cinq frenchies engagés.



60 h pour avaler 16 000 m de dénivelé : deux fois l'Everest

En cette nuit de début avril, il fait plutôt doux dans le parc d'État de Frozen Head, dans l'est du Tennessee. Assis sur un siège de camping, Jared Campbell, 36 ans, raconte à la trentaine de personnes qui l'entourent, frontales allumées, la course qu'il vient de remporter. Après 59 heures trente d'effort il a soufflé, dans un sourire : « Désolé de vous avoir fait attendre ! » Cela vaut bien un peu de repos, dans ce fauteuil de toile bleue. La Barkley, cette course déjantée, a la réputation d'être la plus dure au monde. Seulement 1 % des participants arrivent au bout, depuis sa création en 1986, soit quinze athlètes. Ses quelque 160 kilomètres, ses 16 000 mètres de dénivelé ou deux fois l'Everest, doivent être parcourus en 60 heures maximum à travers les crêtes boisées d'une forêt boueuse et truffée de ronces. Un enfer.

Pour toute assistance, une carte, une boussolle et un point d'eau. L'épreuve comporte cinq boucles de 32 kilomètres. Ces chiffres suffisent à expliquer pourquoi valider ne serait-ce qu'une boucle ou deux de cette épreuve hors normes a de quoi vous faire entrer dans la légende.

Pour comprendre, il faut remonter quatre jours plus tôt. Le camping du parc se remplit de voitures, camping-cars, tentes. Sous un abri de toile blanche, le fondateur de la Barkley, Gary Cantrell, alias Laz, accueille chacun des quarante participants. Barbe broussailleuse, catogan, yeux bleu délavé, chemise de bûcheron, chapeau de cuir et clope à la main, Laz, 63 ans, récupère de drôles de droits d'inscription : 1,60 dollar et une plaque d'immatriculation du pays d'origine du coureur. « Trail 38 », c'est celle de Benoît Laval, 44 ans, l'un des cinq Français inscrits. Une référence à la Chartreuse (Isère), où il vit. Ce fondateur de l'entreprise Raidlight est vice-champion de France de raids d'orientation et traileur émérite. Il a donc en main des atouts certains pour cette aventure. En principe. Car la Barkley n'est qu'embûches. Pour commencer, Laz le facétieux est le seul à savoir quand il donnera le départ, entre minuit et midi. Blottis dans leur duvet, les coureurs ne dorment que d'un œil. 8 h 42, Laz souffle dans une conque marine, son alarme à lui. Une heure plus tard, les coureurs se regroupent

derrière la barrière jaune qui marque le départ et l'arrivée de la boucle. Le vent est froid. 9 h 42 : Laz allume une cigarette. C'est le signal : les participants s'élancent et disparaissent dans la forêt.

Huit heures plus tard, Benoît Laval a mal aux jambes à force d'avaloir de la pente et de trébucher dans les ronces. Il traverse le tunnel dans lequel passe la rivière, sous le lugubre pénitencier de Brushy Mountain, puis se hisse sur la rive pour rejoindre le mur d'enceinte. Ce parcours, c'est celui qu'emprunta, en 1977, James Earl Ray, le meurtrier de Martin Luther King, lors de son évasion. Après trois jours de cavale, il fut retrouvé, épuisé, hagard, à 13 kilomètres de là. Une performance ridicule, pense alors l'ultramarathonien Laz, qui pouvait à l'époque parcourir 160 kilomètres dans le même temps. Ainsi naquit l'idée de ce trail singulier, charismatique et dénué de tout business.

À 20 h 15, Benoît Laval touche la barrière jaune. Fin de sa première boucle. « Au bout de trois côtes, tu es déjà rincé. Le problème c'est qu'il y en a neuf. Y a des ronces partout, c'est la jungle. Il faut le voir pour le croire ! », lance-t-il. Ravitaillé, changé, il repart dans la nuit glaciale et venteuse. Il réussira à boucler un deuxième tour.

Deux jours durant, la vie du camp est rythmée par les « nice

work ! » (bon boulot) qui saluent les arrivées, mais aussi par les « sonneries aux morts » du clairon. C'est ainsi que la Barkley enterre les rêves qui agonisent sur la barrière jaune et signale les abandons. Entre les concurrents qui se sont égarés dès la première boucle et ne sont revenus que le lendemain, ceux qui, partis sur la deuxième boucle, renoncent, incapables de s'orienter dans la nuit, ceux qui sont épuisés, le clairon ne chôme pas. Nous les retrouvons autour du barbecue, s'épanchant et racontant leur course. Des moments d'intime complicité, loin de tout esprit de frime ou de concurrence. L'esprit même de cette course pure, sans sponsor ni pitié, est de mettre des âmes fraternelles à nu. Seuls trois coureurs ont triomphé de trois boucles, seul Jared Campbell a terminé les cinq. « Toutes les grandes courses sont faites pour que vous terminiez. La Barkley est faite pour que vous échouiez », conclut Laz, qui n'aime rien tant que permettre à chacun de dépasser ses limites.

ÉLIANE PATRIARCA



Chaque candidat fait don à Laz (en haut) d'une plaque d'immatriculation de son pays d'origine et doit s'acquitter d'un droit de 1,60 dollar, soit 1 cent par kilomètre. Benoît Laval (au centre) devant le panneau du pénitencier, avant la course. Jared Campbell (en bas) est le seul à avoir terminé l'épreuve cette année. Seulement quinze athlètes ont réussi, en trente ans.